

Les films fantômes

Marie-Claude Loiselle

Number 66, April–May 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/22741ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Loiselle, M.-C. (1993). Les films fantômes. *24 images*, (66), 3–3.

Les films fantômes

Au moment où partait sous presse le numéro que vous tenez entre vos mains, nous ignorions toujours quand le film qui en fait la couverture allait prendre l'affiche. Un mois auparavant, le distributeur nous annonçait pourtant la sortie du *Mirage* pour la mi-mars. Que s'est-il donc passé entre temps?

La réponse est aussi confuse que la situation qui règne actuellement dans le monde de la distribution. Le distributeur soutient qu'il n'y a pas de salles disponibles pour sortir le film (n'a-t-il pas plutôt voulu dire *un tel film*?) Du côté de Cinéplex-Odéon, on affirme que c'est le distributeur qui ne veut pas le sortir en même temps que *La Florida* (!) dont la sortie a été devancée.

Quoi qu'il en soit, qu'une ou l'autre de ces explications soit fausse ne change pas grand-chose au problème qui est que l'industrie de la distribution au Québec ressemble de plus en plus à une véritable tour de Babel qu'aucune stratégie cohérente ne préside, alors que les films québécois et européens ne servent de plus en plus qu'à boucher les trous entre les sorties de films américains. Le cas du *Mirage* vaut la peine qu'on s'y arrête étant représentatif d'une situation d'ensemble pour le moins inquiétante. Combien cela fait-il de films qui nous sont annoncés et dont la date de sortie se trouve repoussée? De *La vie fantôme*, prévu pour octobre puis sorti en février, à *Beau fixe* annoncé et commenté par toute la presse, puis reporté à la semaine suivante avant de trouver place en salle deux semaines après la date prévue initialement, les exemples sont aussi nombreux qu'in vraisemblables.

Mais le manque de *vision* d'ensemble apparaît aussi de façon flagrante dans la confusion entretenue entre tous les types de films, mais aussi entre les salles. Il y a quelques années encore, les salles du Dauphin, du Desjardins, du Berri et du Parisien constituaient un repère pour le spectateur qui les savait réservées exclusivement aux films étrangers (européens principalement) et québécois; comme il y a vingt ans, un film présenté à l'Élysée portait le label «cinéma d'auteur» pour les cinéphiles qui avaient l'assurance de retrouver là ce qu'ils cherchaient.¹ Maintenant que toutes ces salles se mêlent de présenter le meilleur et le pire, sans distinction, y compris les versions françaises de films américains — qui arrivent de plus en plus rapidement sur nos écrans — les cinéphiles, comme le public en général, ne s'y retrouvent plus; et là est le nœud de la

question... Qui sont les vrais responsables de cette situation? Les distributeurs? Les programmeurs des réseaux de salles? (qu'ils aient leurs bureaux à Montréal ou à Toronto.) Les deux à la fois?

Le fait est que certains films pourront être retenus sur les tablettes pendant des mois, attendant qu'on ait trouvé pour eux le moment ou la formule magique pour les sortir. Cette formule, elle est toujours la même, quel que soit le film, quel que soit le public auquel il s'adresse: des milliers de dollars de marketing et de la publicité qui, quand il s'agit de films destinés à un public plus restreint, cherche à dissimuler la vraie nature de ces films, les faisant passer pour ce qu'ils ne sont pas (un très bon

exemple de cela est *Cap Tourmente* dont on a cherché à masquer le caractère dramatique). Pourtant, une sortie dans une salle exclusivement destinée au cinéma d'auteur, de même qu'une campagne publicitaire plus modeste, s'adressant *directement* au public concerné ne seraient-elles pas plus profitables? Plutôt que d'amener dans les bonnes salles les bonnes personnes (qui satisfaites, voudront retourner au cinéma), on ne pense qu'à attirer, par tous les moyens, le maximum de spectateurs qui payeront leur droit d'entrée. À vouloir rejoindre tout le monde, on ne rejoint personne, c'est bien connu. Sans compter que le spectateur leurré mettra du temps avant de se risquer à nouveau, et s'il en était déjà à la deuxième ou troisième fois, il y a de fortes chances pour qu'il fasse le procès de tout le cinéma européen ou québécois. La prochaine fois, ce sera *Le jour de la marmotte* qu'il ira voir... Faut-il lui donner tort? ■

1. Ajoutons à cela qu'il ne reste plus qu'une seule salle de cinéma de répertoire à Montréal (le cinéma de Paris) maintenant que le Rialto et le Ouimetoscope ont fermé leurs portes cet hiver.

Marie-Claude Loiseau